

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

RÉDACTEUR EN CHEF:

Miguel ALMEREYDA

Rédaction et Administration : 18, rue du Croissant, PARIS
Téléphone : CENTRAL 69-70

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal

Adresse Télégraphique : BONNETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR : Paul RAOULT

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Paris.....	5 fr.	9 fr.	18 fr.
Départements.....	6 fr.	11 fr.	20 fr.
Union Postale.....	9 fr.	16 fr.	32 fr.

Secrétaire Général: Eugène MERLE

La Parole de Blanqui

Dans quelques jours, le Parlement doit siéger.

Avec moins de violence qu'en décembre, mais aussi avec plus d'hypocrisie, la campagne de droite recommence.

Dans certains journaux, on ne se gêne pas pour attaquer les députés radicaux. Dans d'autres feuilles, on insinue que les parlementaires se laisseraient entraîner à des intrigues de couloir ou de clientèle.

Est-il nécessaire d'ajouter que les uns et les autres, tout en donnant, par ci, par là, quelques coups de boutoir à leurs adversaires républicains, se prévalent, pour continuer leur campagne antiparlementaire, du fameux prétexte d'Union et de Concorde nationales ?

Is ont même été jusqu'à se servir contre le Parlement de paroles attribuées à Blanqui.

Le grand révolutionnaire aurait été bien étonné de lire dans un de nos confrères, il y a quelques semaines, sa signature sous un texte volontairement tronqué.

Puisque les antiparlementaires actuels croient devoir se recommander de Blanqui, mettons les choses au point.

En 1870, les prédecesseurs de la Libre Parole et de l'Echo de Paris ne prêchaient pas le bruit du canon et la proximité des Prussiens pour refuser au Parlement le droit de siéger.

Non seulement le Pays, la Patrie, le Temps — qui étaient la presse réactionnaire de l'époque — se fichaient un peu de l'investissement de Paris par les Boches qui — prétendaient-ils — ne devaient pas empêcher le Parlement de se réunir, mais encore, malgré l'invasion prussienne, malgré la famine et la disette, réclamaient à cor et à cri... des élections législatives...

Les devanciers de MM. Berthoulat et Jean Druault étaient des habiles :

« Nous voulons des élections, écrivait-ils, mais... pour la province ».

Le Paris frondeur, anticlérical et républicain était hors la loi. Seule devait régir le pays, la province réactionnaire, la province à laquelle on devait la belle Assemblée de Bordeaux, qui ne manquait pas une occasion de témoigner son attachement aux idées déçues et de manifester sa haine aux institutions républicaines.

Le 3 octobre, dans la Patrie en Danger, Blanqui disait :

« On veut des élections législatives qui nous livreraient à l'ennemi. On ne veut pas des élections parisiennes qui sauveraient la France par la République ».

Le 8 octobre, l'écrivain révolutionnaire ajoutait :

« Le parti républicain, d'une seule voix, demande les élections municipales. A bref délai, ou plutôt sans délai. Les abus de la réaction ont levé les moindres doutes. A ses fureurs, à ses colères, on a reconnu la mesure nécessaire, la mesure de salut ».

Comme aujourd'hui, les hommes de la droite ne voulaient pas entendre parler en 1870 des représentants — bien entendu — républicains de la Nation. Comme aujourd'hui, pour connaître les sentiments de l'opinion publique, d'après eux, la presse suffisait — naturellement, la « bonne presse », la leur. Avec beaucoup d'esprit, Blanqui, le 11 octobre, dit quelques vérités à ces petits tyrannaux du journalisme :

« Ces messieurs suppriment le suffrage universel et simplifient la question du consentement. On n'a plus besoin de consulter le pays pour connaître ses vœux. Il suffit de compter les journaux ».

« C'est plus court et plus commode que de compter les voix ».

« Nous sommes huit journaux. Vous n'êtes que deux. Nous formons les trois quarts de la population ».

« Eh messieurs ! Entassez le Constitutionnel sur les Débats, le Pays sur la Cloche, la Patrie sur le Temps, et vous n'aurez que des monceaux de papier

noirci, bons pour l'épicer ou le water-closet ».

« C'est ce que ces messieurs appellent l'opinion publique ».

Blanqui connaissait, à merveille, les ruses des ennemis de la République. Il savait comment les jésuites du Pays excellaient à déguiser, en temps de guerre, sous un masque habile, leur haine de la Démocratie.

L'Union Nationale ! Mais elle existait aussi en 1870.

Voilà ce que Blanqui écrivait à ce sujet le 19 septembre 1870 :

« Hélas ! la leçon n'a pas servi. Après un moment d'enthousiasme et quelques simulacres de concorde, le funèbre antagonisme a reparu. Il grandit toujours plus menaçant ».

« Le mot Union est devenu l'arme de guerre de tous les ennemis de la Liberté ».

« Qu'on le sache bien, concorde, pour les républicains, ne signifie pas asservissement aux contre-révolutionnaires ».

« Ils veulent l'union pour le salut et non pour la ruine de la République ».

Rien n'a changé depuis Blanqui. C'est toujours au nom de l'Union qu'on essaie de salir les républicains. C'est toujours au nom de l'Union que l'on fait, en ce moment, dans tout le pays, une propagande cléricale.

Nous sommes maintenant sur nos gardes. Plus que jamais, nous respectons la trêve des partis. Cela ne nous empêchera pas de nous défendre chaque fois qu'on nous attaque. C'est notre droit. C'est aussi notre devoir !

Léo Poldès

TOUJOURS SUN DUNKERQUE

Hier encore des avions ennemis survolaient la ville

Londres, 7 janvier. — Le correspondant du Times dans les Flandres télégraphie : « Trois Zeppelins auraient été aperçus hier matin entre Calais et Gravelines ».

« Plusieurs avions allemands ayant survolé la région de Dunkerque durant la journée et n'ayant jeté, à l'exception d'un seul, aucune bombe, on suppose qu'ils servaient d'éclaireurs aux Zeppelins et qu'ils avaient comme mission de les accompagner à leur retour ou de renseigner les Allemands sur la marche de leurs dirigeables ».

« Un obus, tiré par un canon protecteur, éclata à une distance d'une cinquantaine de pieds d'un des avions allemands et fit chavirer l'appareil, qui réussit toutefois à reprendre son équilibre ».

« Des aviateurs alliés partirent deux fois à la chasse des Aviatiks, qui s'éloignèrent ».

« Un avion ennemi lança deux bombes dans l'un des faubourgs de Dunkerque, qui ne causèrent aucun dégât. Les habitants, observant les recommandations qui leur avaient été faites par le maire, étaient d'ailleurs rentrés chez eux, dès que l'apparition des Aviatiks avait été signalée ».

Comment s'explique le bombardement de Furnes

On s'était étonné des bombardements de Furnes, qui avaient toujours lieu lors de réunions d'officiers ou d'arrivées de troupes nouvelles.

En novembre, par exemple, une bombe tomba sur l'Hôtel de la Noble Rose, où se trouvaient des officiers de l'état-major belge, une vingtaine d'autres projectiles furent ce même jour, lancés sur d'autres parties de la ville : une autre fois, précisément le jour où M. Poincaré devait passer en revue sur la place de la ville les troupes franco-belges, des avions ennemis se livrèrent à des manifestations explosives des plus dangereuses.

Mercredi dernier, on découvrit que des signaux, concernant le raid des avions allemands sur Dunkerque, étaient faits à l'ennemi. Le résultat de l'enquête fut l'arrestation d'un employé de la gare qui donnait ainsi tous les renseignements nécessaires aux Allemands. Le traître a été fusillé hier. (Daily Mail.)

Le Théâtre de la Guerre

Le mensonge, plan de campagne allemand

Sur le Front occidental

Le communiqué d'hier trois heures marque de nouveaux progrès sur diverses parties du front. Notre offensive se poursuit méthodiquement en dépit du mauvais temps. Les résultats que nous obtenons dans des conditions aussi défavorables accusent nettement la supériorité de nos troupes vis-à-vis de l'adversaire.

Lorsque l'ennemi attaque nos positions ou contre-attaque des positions qui viennent de lui être enlevées, son effort se brise généralement contre une résistance invincible.

Inversement, lorsqu'il nous arrive parfois de céder un peu de terrain, une rapide contre-attaque nous restitue immédiatement le territoire perdu.

Chaque jour nous apporte de nouveaux succès : leur étendue est, certes, limitée ; ce ne sont, au dire des communiqués, que de légers ou tout au plus de sensibles progrès. Mais ce que nous constatons, c'est que précisément, ces légers progrès s'accumulent là où il était indispensable de déloger l'ennemi pour compromettre sa sécurité ailleurs. Dans l'état actuel de la situation et de la saison, il y a tout lieu de se tenir pour très satisfait.

Une question se pose. Quel est maintenant le plan général qui inspire les opérations allemandes sur le théâtre occidental de la guerre.

Le dernier acte de l'ennemi qui paraissait

s'être rattaché à un but précis, fut l'affaire de Festubert. Les Allemands ont alors montré qu'ils n'avaient pas complètement oublié Calais et l'Angleterre. En dehors de cette action visiblement orientée, on ne trouve en lisant et relisant les communiqués français et allemands aucune indication capable de révéler la nature des projets de l'ennemi.

Il est vrai, après tout, qu'il y a peut-être de l'ironie à vouloir découvrir des plans de campagne chez des gens qui sont réduits à se terrer dans leurs abris.

Le grand état-major allemand désire surtout conserver, pour le moment, ses positions et lorsqu'il en perd une, toute son ambition tend à réparer un échec du plus mauvais effet. A l'heure actuelle un tout petit succès devient une grande chose pour les Allemands. Une tranchée belge, française ou anglaise qui saute, voilà une grande victoire.

Le mensonge de Festubert, le mensonge de Cernay, le mensonge de Steinbach pour ne citer que les derniers et les plus saillants, sont des plus symptomatiques ; ils montrent, en dernière analyse, que si les Allemands ont encore un plan de campagne, ils sont par contre totalement impuissants pour le réaliser.

En définitive, l'ennemi est réduit à la défensive sur le front occidental (comme sur le front oriental pour le moment) et sa seule ressource est de contre-attaquer sur les positions qui lui sont enlevées par l'offensive lente mais sûrement des Alliés.

R. Lecointre-Patin.

Dernières Dépêches

Au Caucase

LA MANŒUVRE HEUREUSE

Petrograd, 7 janvier. — Le critique militaire du Rietch attribue la grande victoire remportée par les Russes dans le Caucase à une habile retraite qui obligea les Turcs à accepter la bataille sur les positions désavantageuses d'Ardayan.

« C'est, dit-il, la même manœuvre heureuse que celle qui aboutit précédemment, devant Lublin et devant Varsovie, à l'échec de l'offensive allemande ».

LE DESASTRE TURC

Londres, 7 janvier. — Le correspondant du Morning Post à Petrograd télégraphie : « Les Russes ont porté aux Turcs, dans le Caucase, un coup terrible en détruisant une force comprenant une cinquantaine de mille hommes ».

« Sauf quelques troupes éparses, aucune armée ottomane ne se trouve plus maintenant sur le territoire russe ».

« Les nouvelles reçues jusqu'ici ne mentionnent pas que des officiers allemands aient été faits prisonniers. Ils étaient pourtant nombreux à Erzeroum ; mais il est probable qu'ils s'accommodèrent pas les troupes ottomanes et laissèrent aux officiers turcs le soin d'exécuter les plans stratégiques allemands ».

En Allemagne

LA « SEMAINE DE LA LAINE »

Berne, 7 janvier. — Selon l'agence Wolff, on organise en Allemagne, sous la protection de l'impératrice, du 18 au 24 janvier, la « semaine de la laine », pendant laquelle on recueillera tous les objets de laine et même de coton qui pourraient être utilisés pour l'armée.

IL NE POUVAIT PAS SUPPORTER LES HORREURS DE LA GUERRE

La Haye, 7 janvier. — Selon une information du Vorwärts, le conseil de guerre de Halle vient de condamner le sous-officier Goebler, du 93^e régiment d'infanterie à Dessau, pour fuite devant l'ennemi, à cinq ans de prison. Il sera en outre dégradé et obligé de servir comme soldat de 2^e classe.

Goebler avait déclaré que ses nerfs n'étaient pas assez forts pour supporter les horreurs de la guerre.

Sur Mer

LA PERTE DU « FORMIDABLE »

Le nombre total des victimes

Londres, 7 janvier. — L'amiral communiqué la liste des sous-officiers et marins de l'équipage du « Formidable » qui ont péri ; cette liste comprend 514 noms. En y ajoutant les trente-quatre officiers, dont la liste fut publiée il y a quelques jours, cela forme un total de 548 victimes.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

De la mer à la Lys, il n'y a eu dans la journée du 6 janvier que des combats d'artillerie, où nous avons eu presque constamment l'avantage.

Nos batteries ont mis en fuite des avions allemands qui se dirigeaient sur Dunkerque et elles ont éteint le feu des mineurs dans la région de Zillebek. L'ennemi a bombardé violemment la tête de front belge au sud de Dixmude.

Dans la région de Lille, nous avons repoussé avec succès une violente attaque allemande sur une de nos tranchées. Cette tranchée d'abord perdue par nous a été très brillamment reprise et nous avons bouleversé par des explosions de mines une partie des ouvrages allemands.

A l'est de Reims, à la ferme d'Alger, l'explosion de mines que nous avons provoquée hier soir a arrêté les travaux ennemis.

En Argonne, à l'ouest et au nord de Verdun, combats d'artillerie où l'ennemi a montré peu d'activité.

Entre la Somme et l'Aisne, rien à signaler que des combats d'artillerie.

En Woëvre, la progression réalisée au nord-ouest de Flirey est plus importante qu'il n'avait d'abord été signalé. Nous nous sommes rendus maîtres d'une fraction de la première ligne ennemie.

A Steinbach et à la cote 425, l'ennemi n'a pas contre-attaqué. Une pluie persistante et l'état du terrain rendaient d'ailleurs tout mouvement difficile. Nous nous sommes maintenus sur toutes les positions conquises les jours précédents.

Deux attaques ennemies se sont produites l'une à l'ouest de Watviller, l'autre près de Kolschlag. Elles ont été immédiatement repoussées.

Nous avons progressé dans la direction d'Altkirch en occupant les bois situés à 4 kilomètres à l'ouest de cette ville. Notre artillerie lourde a réduit au silence celle de l'ennemi. Celui-ci, pendant toute la journée, a bombardé l'hôpital de Thann.

Diplomatie Teufonne

Les procédés de la diplomatie allemande ne se sont guère renouvelés depuis le prince de Bismarck. La brutalité de l'accent, la grossièreté de l'appât, le mépris de l'allié ou de l'amour-propre du futur ami, en forment les couleurs principales. Quand la fortune sourit aux armes germaniques, son insolence et son outrecuidance sont naturellement demeurées, quand le sort des batailles reste encore incertain, elle éteint à peine la virulence de sa tonalité.

Le livre orange russe nous apporte encore un nouvel exemple de son honnête manière. C'est la Turquie qui en est victime. Au début des hostilités, l'empire ottoman, qui avait bonne envie de rester neutre, le déclare. Sans doute, un général allemand, Liman von Sanders, accompagné d'une nuée d'officiers allemands, préside à la réorganisation de son armée où il joue, malgré les représentations de la Russie et les promesses d'Enver pacha, un rôle prépondérant. D'autre part, un amiral allemand, Souchon, s'entraîne au rôle de commandant en chef des forces navales. Néanmoins, la Turquie reste incertaine. Si Enver pacha est prussophile, Talaat bey se réserve, Djavid pacha avoue sa tendance française, Djavid bey enfin reste prudent. Bref, les partisans de la Triple-Alliance et de la Triple-Entente s'équilibrent. Il semble, par conséquent, que la neutralité soit décidément de rigueur à la Corne d'Or.

Mais les événements se précipitent. Deux croiseurs allemands, le Gaben et le Breslau, sortis de la Méditerranée, s'embossent en mer de Constantinople. Et les voilà qui se maugillent. Ils deviennent turcs. Sans bourse délier, Enver pacha vient d'acquiescer ces deux lévriers de la mer. Il joue au plus fin, peut-être. Peine perdue ! Un beau jour, sans crier gare, nos deux lévriers partent en chasse et méditent le gouvernement ottoman devant le fait accompli : c'est la guerre.

Enver pacha s'y lance à corps perdu. Ou à échoué le sultan Mahmoud, il se flâte de réussir. Il reprendra l'Égypte aux Anglais. Puis après l'avoir reprise, il s'occupera de tous les pays où vivent les Musulmans et les poussera contre ceux qui les dominent. Voici déjà la Tripolitaine et la Cyrénaïque, qui s'agitent quelque peu, à seule fin d'occuper les Italiens dont l'amitié pour l'Autriche n'est pas très certaine.

Mais l'Islam répond mal aux efforts d'Enver. Ses armées, malgré la science militaire qu'a pu leur injecter von der Goltz pacha, n'ont pas l'air très solide. Elles lâchent pied. Talaat bey, l'ami fidèle dans toutes les conspirations, imite les armées et se prépare à une volte-face. Toute la combinaison est à la merci d'un coup de poignard musulman ou d'une balle russe. Elle est donc très fragile.

L'Allemagne s'en soucie peu. Elle ne vise qu'à créer une diversion qui serve momentanément les opérations de ses armées.

Si l'« Homme malade » en meurt, ni fleurs, ni couronnes, ni discours. N'est-ce pas du même procédé dont se sert la Wilhelmstrasse en Bulgarie ? L'Enver de l'affaire s'appelle Ghenadiëff, chef du parti stambouloviste.

Ghenadiëff, ancien ministre des affaires étrangères et qui veut le redevenir, se déclare sans ambages ami de l'Autriche et allié des Turcs. Avec eux, il veut reprendre la Macédoine et réparer, sur le dos des Grecs et des Serbes, ce que la seconde guerre balkanique lui a coûté. L'Allemagne et l'Autriche l'aideront.

On croit rêver en lisant de telles déclarations, et on peut se demander si véritablement la cavalerie de Saint-Georges n'a pas donné pour que le parti stambouloviste soutienne de telles aberrations politiques. L'avenir en sera court.

Néanmoins, la Wilhelmstrasse compte beaucoup sur le parti stambouloviste et sur M. Ghenadiëff.

N'est-ce pas le même calcul qui a été conduit à offrir à la Suède des avantages mirifiques : le titre d'empereur pour son roi et la Finlande, par dessus le marché, qu'il n'y avait plus qu'à prendre.

Mais là encore la diplomatie allemande s'est trompée. Les rois de Suède, de Norvège et de Danemark, dans leur entrevue de Malmö, ont échangé leurs idées et se sont mis d'accord pour décliner les présents de Guillaume Ar-taxerès et se mettre en garde contre ses menaces.

La diplomatie allemande est donc en passe de faire faillite.

G. BROUVILLE.

AU CONSEIL DES MINISTRES

Le nouveau décret sur les loyers

Les ministres se sont réunis ce matin au Conseil à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

M. Gaston Thomson, ministre du Commerce, a soumis à la signature du président de la République un décret sur les loyers, qui règle la situation des femmes dont les maris ont été tués à l'ennemi ou sont disparus. Il règle la situation des loyers payables d'avance et apporte quelques modifications au décret du 27 décembre 1914 en ce qui concerne les petits loyers à Paris et dans le département de la Seine.

La Guerre en Chansons

Epiphanie

(LES TROIS MARCHES MODERNES)
Air : La Marche des Rois (De l'Artésienne.)

ISEMIAN
L'autre matin
J'ai rencontré le train
De trois empereurs qui s'en allaient en guerre
L'autre matin
J'ai rencontré le train
De trois empereurs, bandés de grands clowns
Venait d'abord
Tout gais d'or
Guillaume II, Kaiser-cabotin sinistre,
Venait d'abord
Tout gais d'or
Guillaume II en hussard de la mort !
(Au refrain)
Pognets coupés,
Ventres mutilés,
Plus d'un mille enfants lui servaient de petits pages,
Pognets coupés,
Ventres mutilés,
Plus d'un mille enfants qu'il avait torturés !
(Au refrain)
Derrière lui
S'en venait aussi
François-Joseph qui tous ses remords écrasait
Derrière lui
S'en venait aussi
François-Joseph le vieil empereur maudit !
(Au refrain)
Tous ses enfants
Tous ses descendants
Le menaçaient, dans une manière effroyable,
Tous ses enfants
Tous ses descendants
Le menaçaient avec leurs doigts sanglants !
(Au refrain)
Venait enfin,
Barbare d'instinct
Mehemet V, digne d'être Sultan Rouge,
Venait enfin,
Barbare d'instinct
Mehemet V le troisième assassin !
(Au refrain)
Des Arméniens
Des Grecs, des Chrétiens,
Tous suppliciés d'une manière effroyable
Des Arméniens
Des Grecs, des Chrétiens,
Tous suppliciés lui servaient de gardiens !
(Au refrain)
Et tous les frois
Les Empereurs-rois
Ils sont tombés dans un gouffre de la route
Et tous les frois
Les Empereurs-rois
Ils sont tombés avec leurs palefrois !
(Au refrain)

P. ALBERTY.

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

REVUE DE DÉTAILS, par LUC-CYL

FRANZ LEHAR EST INFIRMIER BOCHE

NOS MATELOTS SONT RIGOLO

LES PARLEMENTAIRES AU FRONT

L'ÉTERNEL CENSURE

TOUT SIMPLEMENT



L'INFIRMIER. — Ce malade-là ne peut jamais dormir...
LE MAJOR. — Chantez-lui la « Veuve Joyeuse ».

— Tout de même, notre « Breslau » a une vitesse folle...
— Ça, c'est vrai, surtout quand nous le poursuivons.

— Les canards viennois prétendent que nous sommes venus à la Chambre munis de sifflets et de bâtons...
— Oui : Un sifflet-boussole pour le champ de bataille et un bâton... de marche dans la giberne.

— Tiens, tiens ! Clemenceau change de nuance. Je le croyais un peu rouge, mais il est plutôt teinté de blanc.

— Dumanel, tu sais pas c' qu'ils foutent dans le Nord les Boches : un camp retranché, disent-ils...
— C'est bien ça, Pifou. Ils foutent le camp !

